

ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an... PUBLICITE Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal...

L'ACTION PARLEMENTAIRE

Le rapport présenté au Congrès de Montceau, par le citoyen Maître, sur la journée de huit heures dans les Mines, contient d'excellentes choses.

Nous vivons dans une société bourgeoise, ne l'oublions pas, et à moins d'un mouvement violent qui transformerait de fond en comble les bases du régime...

Au surplus, nier l'action parlementaire, c'est nier tout ce qui a été fait par le Parlement en faveur du prolétariat minier.

Le rôle des députés mineurs n'a pas toujours été des plus faciles et j'imagine que l'on ne nous reprochera pas d'avoir manqué de persévérance et d'énergie dans la défense des intérêts dont nous avions la garde.

La loi a été votée finalement, il y a trois ans. Ce n'était pas le rêve, mais c'était un progrès, si très habilement, grâce à des complaisances regrettables, les Compagnies minières ne l'avaient pas violée ou trompée.

Je n'ai pas attendu les récriminations de nos camarades pour dénoncer ces violations et ces complications à la Chambre et à l'heure qu'il est, il ne dépend plus de la Chambre de ratifier le texte qui constituera, cette fois, un progrès réel sur les conditions actuelles du travail dans les mines.

Dans le nouveau projet, les dérogations sont supprimées, c'est-à-dire que le régime de longues coupes va prendre fin; ensuite la nouvelle loi ne sera pas seulement applicable aux piqueurs et aux rocheurs, mais à tous les ouvriers du fond.

Certes, nous avons encore de nombreux stades à parcourir avant d'arriver au bonheur idéal qui remplacera les inégalités résultant de l'antagonisme des classes sociales. Mais puisque les impatients reconnaissent eux-mêmes le besoin de légiférer devant l'indifférence et l'ignorance des travailleurs, pourquoi, au lieu de l'attaquer et de l'amoindrir, ne pas faire rendre au régime parlementaire tout ce qu'il est susceptible de donner.

Emile BASLY, Député du Pas-de-Calais.

Hier & Aujourd'hui Petite cause et grave effet

La machine à fabriquer des cigarettes vient de se placer au premier plan de l'actualité. Un Allemand, Van Acker, l'ayant introduite dans l'île de Samos avec l'autorisation du gouverneur, souleva, contre le prince et contre lui, les centaines de Samotes qui vivent de la fabrication à la main des cigarettes; ils protestent contre la machine qui va les réduire à la misère.

C'est cette querelle qui provoque la révolution dont s'occupe la presse en ce moment. L'île de Samos relève du gouvernement turc, mais nominalement, car elle jouit d'une constitution qui garantit son autonomie, sous la protection de l'Angleterre, de la France et de la Russie. Le Grand Turc se borne à percevoir annuellement un impôt de 200.000 piastres et à nommer le gouverneur, qui doit être Grec.

L'île compte cinquante mille habitants; a une Chambre des députés avec 40 membres et un Sénat, avec 4 sénateurs. Or, la population a pris parti pour les fabricants de cigarettes à la main; la foule a mis le siège devant le palais du gouverneur, le tenant prisonnier. Des troupes turques sont venues le délivrer, commettant d'abominables méfaits et, depuis, le gouverneur refuse de quitter la Chambre; il demande de nouveaux renforts.

C'est la révolution déchaînée. La Porte, pour rétablir l'ordre, envoie des bataillons et des cuirassés; ils sont accueillis à coups de fusil.

Aurons-nous à enregistrer de nouveaux massacres? De nouvelles difficultés vont-elles se greffer sur la vieille question d'Orient, où tout peut être remis en question du jour au lendemain? G. DESMONS.

CHRONIQUE AU NOM DE LA LOI

Je me rendis certain jour, aussitôt après mon déjeuner, dans un petit café des Turons, où je savais trouver Leprière, doyen des journaux de la ville.

Leprière m'ayant conté la semaine précédente comment il avait découvert les assassins d'une vieille femme, avait en outre promis le récit d'une seconde procédure judiciaire, qui se déroulerait dans la semaine.

— Vous parlez comme un journaliste provincial. — Je l'attendais en feuilletant des journaux illustrés; au bout d'un quart d'heure, le patron, qui faisait un « piquet », avec un habitué me cria :

— Voilà M. Leprière. — En effet, mon confrère entra. M'ayant aperçu, il s'avança vers moi la main tendue et me dit en riant :

— Je suis sûr que vous n'êtes pas venu pour moi mais plutôt pour m'entendre. — Je serai franc, Leprière : je viens, en effet, pour que vous me contiez l'histoire promise, mais c'est aussi venir pour vous, puisque vous en êtes le héros.

— Alors, je m'exécute. — Alors, un cri effroyable, le bruit de meuble qu'on renverse, le bruit de verre qui se brise, le bruit de papier qui se déchire, le bruit de la porte qui s'ouvre, le bruit de la porte qui se ferme, le bruit de la porte qui s'ouvre, le bruit de la porte qui se ferme, le bruit de la porte qui s'ouvre, le bruit de la porte qui se ferme.

doit braconner très loin de chez lui. Il aura été surpris. Il a tué pour se tirer d'affaire, puis il est revenu avec du pétrole, il a tenté de brûler le cadavre et les taillis environnants, pour faire croire qu'il garde a été victime d'un incendie de forêt.

— Peut-être pourrais-je l'interroger, dis-je. — Essayez : vous verrez s'il ment, s'il se trouble... S'il n'est pas coupable, il pourra vous fournir un renseignement, qui sait ? — J'essayerai, en effet, de lui délier la langue. Quelques verres d'eau-de-vie, et l'appât d'un ou deux louis d'or le rendront peut-être bavard.

— C'est à voir. Allez le trouver un de ces soirs, M. Leprière. Moi, je vous accompagnerai à distance, pour veiller sur vous. Il faudra être chez lui vers six heures et demi. Il n'y a pas de route à ce moment-là, dort quelques heures et s'en va chasser.

Nous primes rendez-vous; le lendemain, je me rendis à Chanteloup par le train de cinq heures. Le maréchal des logis m'attendait à la gare. A six heures, nous étions en route; à six heures dix, nous étions aux approches de la forêt des bois.

L'hiver était venu brusquement cette année-là, bien avant la date que lui assignent les almanachs. On était au 14 décembre, et il gelait à pierre fendre.

— Vous trouvez la maison sabbat le visage, et quand, essouffés par la rude côte qu'il nous fallait gravir, j'ouvrais instinctivement la bouche pour respirer, il me semblait qu'une poignée d'aiguilles m'aurait dans la poitrine.

Nous allions sans parler, le nez enfoui dans les bords de nos épaules.

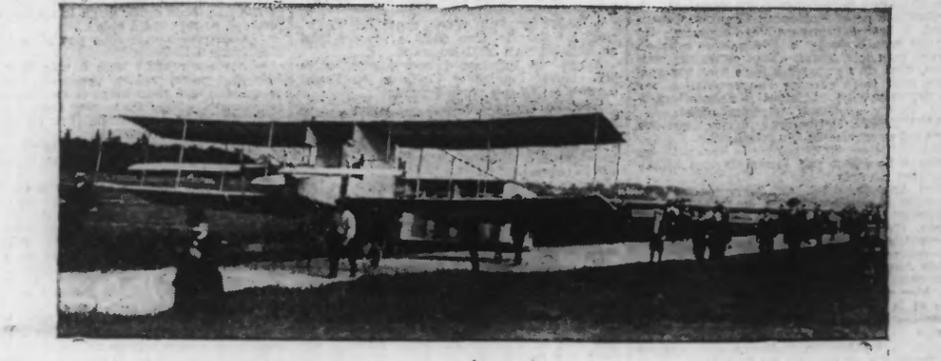
Nous dominions maintenant la vallée de la Loire. Dans la nuit, assez claire, nous apercevions la buée légère qui s'élevait au-dessus du fleuve, les lumières de Chanteloup, puis, tout au loin, celles des villages voisins des maisons du coteau. Elles pinçaient l'horizon de leurs feux éclatants et semblaient les pauvres âmes terrestres, timides et tremblantes, des brillantes étoiles du ciel qui scintillaient au-dessus de nos têtes.

Nous entrâmes dans la forêt. J'avais avalé à la gare un grog bouillant, qui m'avait réchauffé. Je tremblais, à présent, de froid et de crainte, d'une peur irraisonnée, de cette peur de la nuit et du danger possible, devant lequel j'étais parvenu à rester indifférent et mystérieux. Ma foi, j'aurais volontiers fait demi-tour. La crainte du ridicule me fit seule avancer.

Nous arrivâmes dans une clairière. Mon guide m'indiqua une allée : — Vous restez à droite, à 200 mètres. Allez, je vous suis. — Je partis sans enthousiasme et distinguai bientôt la maison : je la devinais plutôt. Abrévié par des arbres séculaires, cette mesure de bois, baignée de la lumière des étoiles, était chargée, tombée naturellement ou apportée là tout exprès, en défendant l'entrée. Je les enjambai; j'étais si ému que le bruit de mes pas ébranla les feuilles mortes faisant battre mon cœur à coup de sautoir.

— Je savais que mon ami le gendarme était à cinquante mètres; cependant ma peur augmentait; j'étais en sueur.

La Conquête du Ciel



Renouvelant avec succès les exploits de l'antique Icare, voici Farman s'élevant dans Gand la cité des béguines, dans son fantastique oiseau aux ailes blanches.

(De notre envoyé spécial) S'il est une application scientifique appelée à modifier profondément les conditions de la vie, c'est la navigation aérienne.

D'effort en effort

Le premier grand vol de la machine de M. Santos Dumont (230 m.) causa une surprise universelle. Cela ne remonte pourtant qu'au 13 novembre 1906.

Les recherches continuèrent avec acharnement et l'on a pu assister à beaucoup de tentatives infructueuses, depuis le petit succès de Santos Dumont qui avait à vrai dire accompli plus un long saut en ligne droite qu'un record de vol aérien.

Vers novembre 1907, M. Henri Farman s'annonçait comme un heureux rival de Santos Dumont. Avec son aéroplane de forme originale, il réussissait couramment des vols de 300 à 600 mètres.

Le virage restait encore cependant une difficulté. L'aéroplane Farman construit par les frères Voisin, comprenait une cellule centrale de 10 mètres de long sur deux mètres de large et 1 m. 50 de haut reliée à une cellule arrière plus petite par une double poutre de 4 m. 50 de longueur.

Au mois de janvier dernier, Farman réussit à accomplir un vol de 100 mètres sur un terrain plat, à l'aide de sa machine à ailerons. C'était un prix de 50.000 francs offert par MM. Deutsch, de la Meurthe, et E. Archdeacon à l'aviateur qui pourrait boucler un kilomètre.

étaient de parcourir une distance fixée à 1241 mètres et de descendre au point prévu pour l'atterrissage.

Moderne conquistador

Henri Farman, âgé de 33 ans, est de nationalité anglaise; il est le fils de M. Farman, correspondant parisien du Standard de Londres. Il se destina d'abord à la carrière artistique et passa quelques mois à l'École des Beaux-Arts, où il fréquenta l'atelier du peintre Cormon. Puis, s'étant passionné pour les sports, il s'adonna aux recherches du problème de la navigation aérienne.

Tenté par les grandes impressions modernes, il prit part à de nombreuses courses d'aéroplanes parmi lesquelles le Circuit d'Auvergne en 1905. Au cours de cette épreuve, il fut victime dans la grande descente du Cratère, sur Clermont, d'un des plus curieux accidents qu'on puisse imaginer. Il prit un virage un peu vite, la vitesse fut telle qu'il se précipita dans un ravin où la voiture vint à s'abîmer de plus effroyable façon.

Henri Farman et son mécanicien restèrent suspendus par miracle aux branches d'un arbre.

Farman se dessina donc comme une figure un peu sensationnelle. L'homme qui avait échappé à la mort par écartement dans un gouffre se lança hardiment à la conquête de l'air et sa passionnée aux promesses d'une machine volante, est sans conteste un de ces conquistadors des temps modernes, avides des nouvelles sensations et chaque jour plus curieux de pénétrer avant dans le grand domaine vierge de la science.

La vision de l'Oiseau-Humain Dimanche sur la grande plaine de Gand il m'a été donné d'assister au premier essai de Farman après sa victoire du pari Charon.

légendes mystiques, la sur la plaine dorée de soleil, un homme au front volontaire s'éleva sur une machine frémissante dans la nudité bleue du ciel.

Peu de temps avant j'avais vu Farman sur la passerelle de son yacht toujours merveilleusement roses et vernis, devisant et buvant des boissons fraîches parmi un océane de jeunes femmes en robes claires, de sportswomen où l'Archdeacon paraissait.

Quand les cloches sonnèrent Farman s'approcha de sa machine, de cette chose surprenante aux lignes de fer croisées à angles, suivant un dessin précis et portant une parure de toile blanche comme une jolie golette en partance.

On avait amené l'aéroplane près d'un pont des bassins, non loin du yacht. Des gardes firent sur le circuit prévu reculer la foule assez loin pour qu'on n'eût pas à craindre les accidents.

Dernièrement l'hélice de l'aéroplane ayant mordu le sol; un jet de terre sablonneuse vint à la figure des spectateurs. Une autre fois le courant de l'air déplaça par choc le mouvement enleva le chapeau de quel qu'un.

Les curieux sont maintenant refoués à cent mètres au-delà des limites du ring. Farman s'était juché dans son appareil. Une dame voulut prendre place près de lui mais dans l'étroite cage où le conducteur se tient il n'y a place que pour une personne qui s'accroche aisément d'une situation instable. Les dames n'insista pas.

ALEX WILL

Congrès International Textile DE VIENNE

LE CONGRES DISCUTE LA CREATION D'UNE CAISSE INTERNATIONALE DE GREVE ET L'AUGMENTATION DE LA COTISATION INTERNATIONALE.

Vienna, 1er juin. — Le Congrès qui a discuté dans sa dernière séance, la question de la limitation de la journée de travail et de l'admission des femmes dans l'industrie textile, a abordé aujourd'hui la réglementation de la caisse internationale de grève.

Cotisation internationale

Toutes les nations représentées sont favorables à l'augmentation de la cotisation internationale, sauf l'Angleterre, dont les délégués se prononcèrent pour le maintien du statu quo, afin de ne pas gréver le budget des petites nations.

ROSELLE (Allemagne) combat la proposition anglaise parce que les contributions qui lui font valoir ne sont pas sérieuses.

Répondant à un autre argument des Anglais, il regrette que ces derniers reprochent toujours aux autres nations de faire trop de politique pure; cependant nos camarades anglais ont également, puisqu'ils ont des députés des Trades-Unions entrés au Parlement par des élections payées par les Trades-Unions elles-mêmes. Il estime que malgré l'absence des Anglais, toutes les nations doivent voter l'augmentation de la cotisation.

SHOCLÉTON (Angleterre) répondant à Rosell déclare que ses appréciations sur l'action politique des syndicats anglais sont inexactes. Il reconnaît qu'ils ont plusieurs députés des Trades-Unions entrés au Parlement par des élections payées par les Trades-Unions elles-mêmes. Il estime que malgré l'absence des Anglais, toutes les nations doivent voter l'augmentation de la cotisation.

Il préfère maintenir la cotisation actuelle et renoncer à profiter des avantages de la caisse de grève, en laissant les fonds pour les petites nations.

ECHOS LE VESTIAIRE AUTOMATIQUE

Un de nos confrères a retrouvé, dans un livre publié en 1900 et qui contient un millier de portraits de notabilités allemandes, un dessin de Philippe, comte d'Eulenburg, siégeant dans une machine abandonnée, située à l'entrée de la forêt, du côté de Chanteloup. C'était un grand et fort gaillard de quarante-cinq ans à la figure dure, au regard féroce. Son abondante chevelure, sa barbe et ses sourcils broussaillés lui donnaient un singulier aspect et quand il apparaissait, coiffé d'une casquette de poil, une peau de chèvre sur les épaules, il était plutôt effrayant.